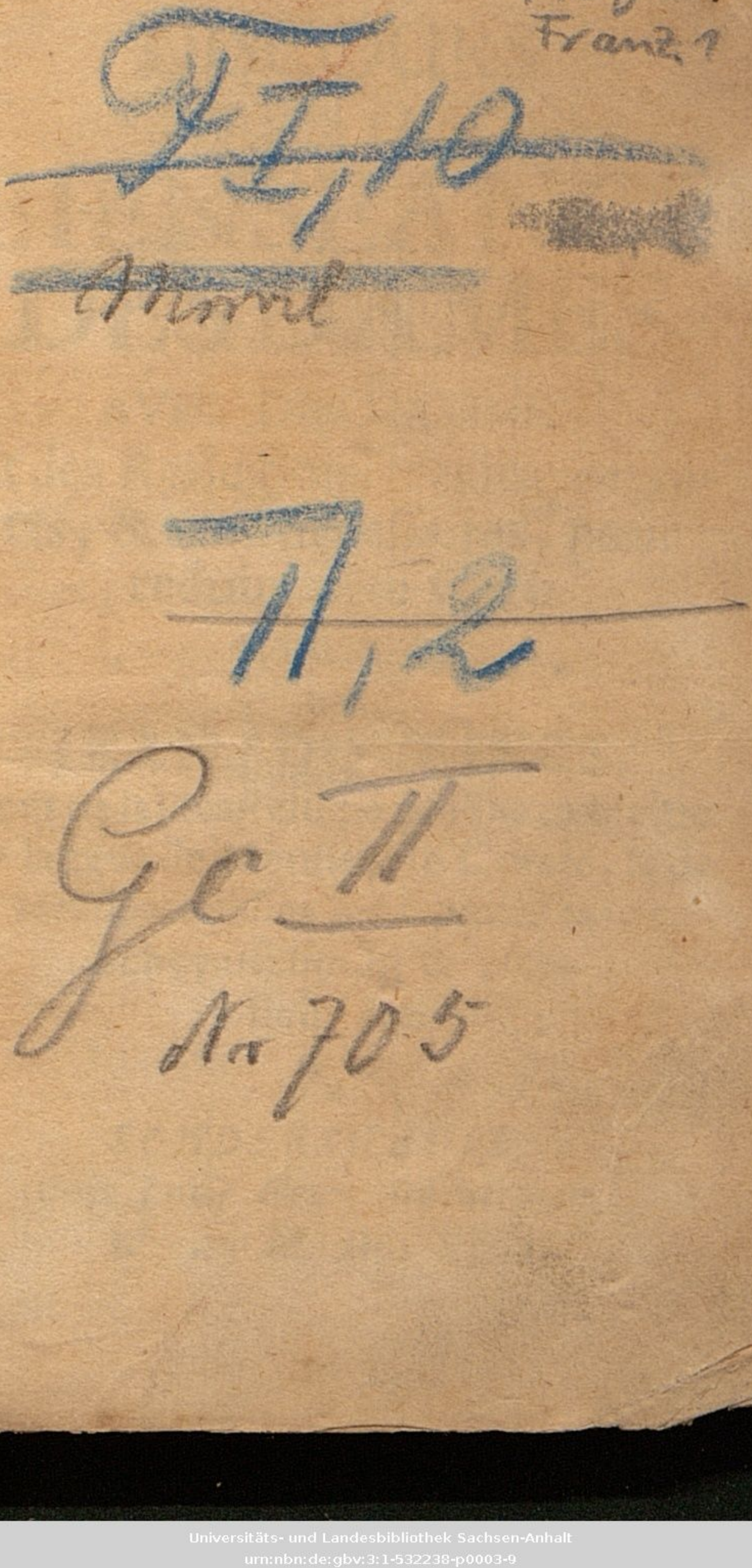
13
WA
605

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0001-8

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0002-4

Fot. 9.07.7.

HSp
Franz?



F

E

si

d

DISCOURS
SUR LA
BIENSEANCE DES DAMES
AVEC DES MAXIMES,
Et des Reflexions tres importantes, & tres neceſſaires, pour reduire cête vertu en uſage,

par

JEAN DU TIERS,
Sieur de la Flus Refugié de France, Maitre de langue de Monſieur le Comte, & de Mesdemoiſelles les Comteſſes de Schvvartzbourg & Honſtein &c.

***

SONDERSHAUSEN,
Chez Louis Henri Schönermarck.
L' An M. DC. XCIII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0005-0

13 W 605

A SA SERENITÉ
MADAME
MADAME ANNE SOPHIE,
DUCHESSE DE SAXE
De Juliers, de Cléve, Berg. Engern, & Westphalie, Landgrafine de Thuring, Marquise de Meissen, Princesse d' Henneberg.
Mariée Comtesse de Schwartzbourg, Honstein, de Marck, de Ravensberg, &c.

Universitäts- und Landesbibliothek
Zweigstelle
23 F 1 741 252

MADAME

JE presente à vôtre SÉRENITE le plus petit ouvrage, qui ait peut ètre jamais èté presenté à une si grande Princesse, puis que

que ce n' èt qu' un ſimple diſcours, qud je prens la hardieſſe d' offrir à VÔTRE ALTESSE. Mais coñé vôtre Ame Madame, èt toute grande, & toute genereuſe, j' eſpére qu' elle me fera la grace de recevoir cète marque de ma ſincére, & de ma profonde reconnoiſſance, coñe Dieu reçût autrefois la pite de la veûve, dont nous parle l'Evangile. Je me flate bien auſſi de cète penſée Madame, que ce Diſcours pourra

pourra mieux plaire à Vô-
TRE ALTESSE, par
ce qu' il roule sur la con-
duite d' une Dame, en qui
l'on voit les mèmes ver-
tus, qui font le veritable
caractére de VÔTRE SE-
RENITÉ, Je veux dire la
pieté, la Douceur, & tout
ce que comprend la bien-
séance la plus sevére. On
voit aujourdui une infini-
té de flatteurs, qui êlevent
leurs Princes audessus des
Alexandres, & des Cesars,
& leurs Princesses audes-
sus

fus des Amazones; mais
le plus fouvent, ils ont
beau encenſſer leurs Ido-
les, ils en demeurent ſeuls
les adorateurs; la verité n'
èt point obſcurcie de cet
encens prodigué, il faut
qu'elle êclate cête verité,
& qu'elle ſe faſſe voir à
ceux qui ont des yeux:
Mais quand on dit, Mada-
me, que toutes les vertus
vous èlevent audeſſus de
toutes les Princeſſes de l'
Europe, c'èt une verité re-
conu du ciel, & de la ter-
re.

re. Et ſi les Anges mèmes qui ſe tiennent toujours campés autour de VÔTRE AUGUSTE PERSONNE, avoient à nous entretenir ſur ce ſujét, leur langage s' accorderoit avec celui des hommes, & l'on verroit le Ciel, & la terre unis enſemble, pour publier une méme verité.

Aprés cela, Madame, Je n' ai qu' à prier Dieu, qu' il continuë de répandre abondamment ſes faveurs les plus particulieres ſur VÔ-

VÔTRE SERENITÉ, qu'
il Lui done une vie longue
et heureuse, qu'il soit de po-
sterité en posterité jus qu'
à la fin des Siécles le Dieu
de son Auguste maison. C'
èt le voeu ardent de celui
qui êt avec tout le respét,
& toute la pasion imagi-
nable.

MADAME

DE VÔTRE SERENITÉ

Le tres humble, tres obeissant
& tout soumis Serviteur
Jean Du Tiers Sieur De la flus.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0013-5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0014-0

De La

BIENSEANCE DES DAMES.

JE n'ai point vû, à quoy je m'engageois, lorsque j'ai entrepris, de dire mon ſentiment, ſur la bienſeance des Dames. Il y a plus d'inconvenient, qu'on ne penſe, à traiter céte matiere; je ne sái, s'il ne me ſiéroit pas moins mal de me taire, que de vous dire ce qu'on en doit croire; Je vois du moins beaucoup plus de sûreté á l'vn qu'á l'autre. Vôtre Alteſſe ſait par elle même, qu'elle eſt la delicateſſe des Dames pour les choſes d'eſprit; & leur ſenſibi-

lité pour la gloire. Je meriterai leur mèpris ſi je ne parle pas de la bienſéance, ſelon leur góut, c'ét á dire, ſi j'en parle mal; & peut être je meriterai leur averſion, ſi j'en parle, comme il faut. En la repreſentant telle qu' elle doit être, j' éclairerai la conduite de celles, qui en obſervent mal les règles, & de celles qui n' y manquent pas, & je ferai ſans y penſer le procés des unes, & l' éloge des autres.

C elles dont je ferai le procés, & qui compoſent ſans doute le plus grand nombre, ne me le pardonneront; peut-ètre pas; et celles dont je ferai l' éloge, ſelon toutes les apparences, ne m' en ſauront pas beaucoup de gré; car lors qu' on fait ſon devoir pour ſoy même, on ét fort

fort au deſſus des loüanges; on ſe contente de les meriter, & l' on s' en tient la, par ce qu' on s' embaraſſe plus de continuer à bien faire, que de ſe faire honneur d' avoir bien fait.

D' ailleurs, je ne ſonge point, que quand on ne ſeroit pas dans ces ſentimens, pour les loûanges particulieres, on ne voit gueres de gens qui ſoient touchés des loûanges generales, à moins que de les aimer par excés. Mais auſſi, on ne s'aviſe gueres non plus de prendre ſur ſon compte le mal univerſel, à moins que d' être ingenieux á ſe tourmenter. C'ét ce qui fait inſenſiblement, que j' obeis á la paſſion, que j' ai de Vous ſacrifier les primices de mes ouvrages ſans repugnance, & ſans pre-

pretendre mème vous faire valoir le prix du ſacrifice, que je Vous fais.

Quand le danger ſeroit plus grand, qu' il ne paroit, le plaiſir qv' on reſſent de faire quelque choſe pour Vous ſatisfaire le fait oublier facilement; & conſole par avance, de tous les accidens, qui pourroient arriver. Il n'y a guères de choſes, á quoi les Dames ſoient plus ſenſibles qu' au mêpris. Elles ſont ſi accoutumeés aus deferences, & aus reſpéts des hommes qui les idolatrent; ou de ceus, qui ſe piquent de politeſſe & de galanterie, que le mépris les outrage imcomparablement plus, qu' il ne feroit, ſi on ne les gâtoit d' ailleur. Pour en juger plus ſeurement, on a qv' à conſiderer l'

em-

emportement, & toutes les extremités ou s' abandonne vne femme, que l'on ceſſe d' aimer, & á qui l' on en préfere une autre.

Je conviens, qu' on leur doit plus de mènagement, & plus de circonſpection, qu' aus hommes, quand ce ne ſeroit, que pour ſupprimer avec elles la trop grande familiarité, dont les ſuites ſont toujours à craindre. Il ne me paroit pas même, qu' il faille être de l' avis de ceus, qui croient, que les femmes n' ayant pour tout partage, que la foibleſſe de leur ſexe; les hommes, ſoit pour les conſoler du merite, qui leur manque, ou pour juſtifier les ſoins, qui leur rendent, & tout le tems qui leur donnent, s' ens ont formerz une

ideé chimerique; les ont en quelque ſorte élevées au deſſus de leur condition,& renduës recommandables, par les reſpéts, qu' ils ſe ſont accoûtumés d' avoir pour elles, voyant qu' elles ne l' êtoient pas par elles mêmes.

Cétte opionion n' ét ni hoñête, ni bien fondée. Les femmes ont leur merite auſi bien que les hommes. Si elles ne ſe diſtinguent pas par de grandes actions, par ce qu' on leur en ôte les moyens, en les éloignant des grands emplois; on peut dire, que par leur eſprit, par leur politeſſe, & par tous le charmes qu' elles ſavent répandre, quand il leur plait, dans leurs manieres, elles font la plus grande partie de l' agrement de la ſocieté civi-

civile. Et pour les qualites ſolides, ſi l' on doit aus ſoins, & á l'habileté des hommes, l' ordre, & la regle, qui conſerve les Eſtats; on doit rapporter aus ſoins, à l' œconomie, & à l' intelligence des femmes, l' ordre, & la règle, qui conſerve, & qui augmente le bien des familles.

L' application, & l' adreſſe, avec lesquelles elles s' aquitent de ce, qu' on leur laiſſe faire, êt pour elles un prejugé favorable du ſuccés, qui repondroit à des ſoins plus importans; & de la gloire, dont elles auroient peut être égalé leur ſexe au notre, ſi on leur en avoit laiſsé une auſi vaſte matiére, que celle, qu' on s' êt reſervèe.

Il êt vrai, que ce ſeroit vouloir ſe tromper, que de juger de la

plus part des dames, ſur ce que l' on fait là leur égard. J' avoüe que toutes les marques de reſpét, & de ſoumiſſion qu' elles reçoivent, que les ſacrifices, qu' on leur fait, & tout l' encens, que l' on prodigue en leur faveur, ſont moins ſouvent un etfét de leur merite, que de la paſſion, qu' on a pour elles. Mais cela ne conclut rien à leur deſavantage. Ce n' êt pas toujours leur faute, ſi l' on êt plus ſenſible á des attraits frivoles, & paſſagers, qu' á des agrémens ſolides; & ſi la beauté leur attire les ſoins, & les complaiſances, que leur pourroient ſouvent attirer le merite, & la vertu.

Mais ſi nous ſommes demeures d' accord, que la nature n' a pas tant fait de tort aus femmes,

mes, qu' on ſe l' imagine; & ſi tout ce, qu' elles en ont reçû, êt un fondement aſsés raiſonable, pour authoriſer les deferences, qu' on a pour elles, & toutes les aſſiduités, qu' on leur rend; nous devons convenir auſſi, qu' elles meriteroient mieux ces déference, & ces aſſiduités, ſi au-lieu d' employer des qualités ſuperficielles pour ſe faire aimer, elles avoient recours à ce qu' elles ont de meilleur, pour ſe rendre dignes de nôtre eſtime.

Comme c'ét de ces qualités ſuperficielles, dont on êt enchanté mal à propos, que la plus part font principalement conſiſter leur mérite; c'êt auſſi ſur le redicule entètement, qu' elles ont la deſſus, que roulent tou-

tes les actions, qui les font tomber dans ce mépris, qu' elles craignent si fort; & qui blessent en elles cette bienséance tendre, & delicate, qui les regarde principalement; & qui les rend si differentes les unes des autres, quand elle êt bien observée.

Parmi les personnes de Vôtre Sexe, on peut dire, qu' on en voit, qui font peu, ou point de cas des régles de la bienséance; qu' il y en a quelques unes, qui s' en aquitent négligemment; d' autres qui ne les observent que par grimaces, & c' êt la le plus grand nombre: mais on en voit peu, qui les observent exactement & de bonne foy.

Il faut avoûër, que ces régles sont si sevéres, qu' il semble, que

dans

dans un siècle corrumpu, comme le nôtre, il faudroit faire grace á celles, qui les oublient dans les choses de peu d' importance, en faveur de l' exactitude, avec laquelle elles les observent dans celles, qui sont considerables; & surtout, si les negligences, que l' on a sur cela, ne produisoient que quelque irregularité, peu, ou presque pas remarquable dans la conduite.

Quel bon heur pour nôtre Sexe, si l' on y manquoit avec tant de justesse? Quelle estime, quel respêt, quelle retenüe n' inspireroit on pas aus hommes? Quelle delicatesse dans leurs sentimens, quelles circonspections dans leurs manieres? Que de reprôches, que de larmes, que de repentirs, on pourroit s' épargner par là? On

On ſeroit trop heureux de part & d' autre, ſi l' on n' avoit à ſe reprocher, que des fautes presque imperceptibles; & ſi l' on ne s' égaroit, que pour ſe retrouver dans le moment, au lieu de tomber comme l' on fait dans des precipices, ou de ſe perdre dans des forèſt. Le malheur êt, qu' on nous donne á combatre icy de plus grands monſtres; & qu' on nous fournit des pretextes beaucoup plus conſiderables, qu' il faudroit, pour faire excuſer la trop grand liberté dont les Dames trouveront peut-ètre, qu' on s' explique ſur céte matiére.

Il ſemble qu' on ne leur devroit tout au plus paſſer les fautes, qu' elles commettent contre la bienséance, que par rapport

port á cête delicateſſe, qui ne regarde point les hommes; pourveû neanmoins, que ces fautes ne fuſſent, ni trop conſiderables, ni trop frequentes; car il êt juſte, que chaque sèxe ſe diſtingue par ſes devoirs, auſſi bien que par ſes emplois, & par ſes habits. L'ordre voudroit, que l'on en demeura là; mais Vous allés voir que dans vôtre séxe, non plus que dans le nôtre, on n'a pas toujours égard à l'ordre; & que loin de ſe precautionner contre ce qui peut choquer cête bienséance delicate, & ſcrupuleuſe, dont les hommes ſont diſpensés en beaucoup d'occaſions, on ſe rend communes avec les hommes [je ne dis pas les irregularités] mais plus ſouvent, qu'il ne faudroit

les

les fautes, ou ils tombent eux mêmes.

Je croy', qu'on peut conſide-rer les Dames du monde dans trois differens états, dans leſquels ou l'inclination, ou le hazard les engage d' ordinaire. Ou elles ſont répanduës dans le grand monde, ou elles ſont retranchées dans vne ſocieté particuliere, ou elles vivent retirées dans leur famille.

On ne doit pas douter, que celui de ces trois états, qui leur ſiéd le mieux, ne ſoit le dernier puis qu' elles y ſont accouvert des occaſions, qui leur feroient peut être mêtre au jour leurs foibleſſes; que les exemples, qui pouroient dailleurs rendre leur vertu chancelante, ne leur y' ſont point ſi préſens; qu' étant

291

exem-

exemtes dans cét êtat là des paſſions, dont elles ſeroient vraiſemblablement prévenuës dans le grand mõde, elles ont l' eſprit, & le cœur aſſés libres, pour profiter des fautes de celles qui y ſont engagées; & pour faire les reflexions, dont elles ont beſoin, pour perſeverer dans la conduite, qu' elles ſe ſont courageuſemẽt preſcrite. Enfin, que n' êtant remplies dans leur glorieuſe retraite, que du ſoin de leur mènage, & de l' éducation de leurs enfans, elles n' y ſont abſolument partagées, qu' entre leurs affaires & leurs devoirs.

Il êt certain, qu' il n' êt point d' état dans le monde, ou elles puiſſent faire une reputation plus ſolide; ni trouver une gloire plus ſeure, pourveu qu' au lieu

de s' abandonner au bizarre plaiſir de quereller, & contredire ſans ceſſe un mari; de gronder des enfans, & des Domeſtiques, pour ſe recompenſer, ou pour ſe conſoler des pertes, que quelques-vnes s' imaginent, qu' elles font dans vne vie retirée, elles profitent ſagement de tous les avantages, qu' il ne tient qu' à elles d' y trouver.

Des Dames ſont partagées dans le grand monde, entre vn certain nombre de paſſions, qui produiſent d' ordinaire toute l' action, & tout le mouvement de leur vie. Elles y ſont occupées du jeu, des ſpectacles, des promenades, des repas, du faſte dans les habits, dans les equipages, & dans les ameublemens; d' un

d' un desir immense de plaire, de s' efforcer les vnes les autres de conquerir, & de s' enlever des hommes.

La plus part de ces passions se succedent tour á tour dans la vie des hommes, & des femmes du monde; & ne laissent présque aucun espace vuide dans toutes les heures, qui ne sont pas employées au sõmeil. Il est difficile de trouver vn homme, ou vne femme aux heures du cõmerce, qui ne suive quelques vnes de ces passions; c' êt à dire, qui ne jouë, ou qui ne soit en partie de promenade, de repas, ou de comedie. L' amour se mêle dans la plus part de ces plaisirs; ils ne sont presque tous etablis, qu' en la faveur. Ce n' êt pas seulement la vie

vie que l' on fait tous les jours; mais il y en a peu qui ne faſſe toutes ces choſes en vn même jour.

Voila l' occupation ordinaire des gens du monde; & ce qui produit tout ce fracas, & ce grand mouvement, qui ſe fait a Paris, dans toutes les grand cours, & autres grand villes, de puis que le tems du commerce et venu, jusqu' à ce qu' on ſoit obligé de céder à l' acablement du ſommeil; ou ſouvent jusqu' à ce qu' on ſoit averti de ſe retirer par le retour du ſoleil dans nôtre hèmiſphere.

La journée d' vn Miniſtre vigilant, & infatigable, êt employée aus affaires, qui regardent le bien de l' êtat, celle d' vn Magiſtrat retiré ſe paſſe dans l' examen des procès, ou il s' agit de la cauſe de la veuve, & de

l'orphelin; celle d'vn bon Pasteur dans ses êtudes, & ses éxercices de piété; celle d' vn pauvre Artisan, n' êt mêlée que de son travail & de quelques chetifs repas; & celle des gens, dont nous venons de parler, n' êt remplie que de plaisirs.

Ces passions agissent non seulement dans les occasions, ou on cherche à les satisfaire; mais elles entrent encore dans les choses, qui semblent y avoir le moins de rapport. Tous les soins que l' on se donne, toutes les violences que l' on se fait, les airs honnêtes, ou des agreables que l' on a, les services ou les mauvais offices que l' on se rend, la plus part même du bien, & du mal, que l' on fait, ont tou jours une relation secréte avec quelqu' vne de ces passions. Vne femme n' êt douce, honnête, & d' humeur agreable, que parce qv' elle êt contente de ses plaisirs; elle n' êt aigre, desobligeante, & de mauvaise humeur, que par ce qu' ils

ils n' ont pas réüſſi. On ne s' applique à avoir de l' eſprit, & de l' agrément, que pour en paroitre plus aimable; et pour être plus recherchée. On n' a l' eſprit rude, et les manieres facheuſes, que parce qu' on y a perdu ſon tems.

On porte ces paſſions par tout, ſans en excepter même les lieux, ou du moins elles devroient être ſuſpenduës par reſpect, ſi elles n' y peuvent être ſupprimées. Si on ne leur peut ſatisfaire comme ailleur, on leur y ſatisfait autant que l' on peut, ou par des ſignes, ou par des ſouvenirs, ou par des projéts, ou enfin par le plaiſir, que l' on trouve d' en être ſecretement occupée.

A Votre avis Mad. cête ſorte de vie ſied elle á des perſonnes, qui ont vn fond de merite dans elles mêmes, quelque peu qui en paroiſſe au dehors; & qui pourroient, ſi elles vouloient, s' élever à de plus hautes occupations? Eſt il permis de faire vn ſi honteux

vſage de ſon tems, de ſon eſprit, & de ſa ſenſibilite? Et croyés vous de bonne foy, que l' on ait lieu d' être bien contente de ſoy, lors qu' aprés avoir vécu dans cet aveuglement, durant pluſieurs années, le charme vient en fin à ſe rompre; & que l' on ſe trouve, ou par ſon âge, ou par ſes infirmités, bannie, non ſeulement du commerce des plaiſirs, mais presque toûjours hors de toute diſpoſition, de ſe tourner à rien de mieux.

Quelle êtrange matiére de reflexion, que de voir, que l' on ne s' êt donné des ſoins, que l' on a eu de l' action, que l' on a été ſusceptible de joye, ou de triſteſſe, pendant le cours de ſa vie, que par rapport à ſes plaiſirs, & jamais par rapport à ſes devoirs? Quelle douloureuſe ſituation, qui ne laiſſe voir dans le paſsé, que de quoi rougir, de quoi ſe condanner, & de quoi ſe hair? Qui n' offre aux yeux qu' vne retraite affreuſe, qu' vn reſte de vie languiſſant, & deſagreable;

able; & qu' vn devoir penible, & preſque impratiquable, par toutes les habitudes, que l' on s' êtoit faites auparavant, & que l' on avoit ſi long-tems ſuivies?

Que ſi l' on trouve ces figures, & ces expreſſions un peu fortes, je ſerai peut être moins embaraſſé, que l' on ne penſe d' etablir dans le detail, les idées, que je viens de donner en general. De quoy s' occupe-t on principalement dans le monde, pour ſe rendre propre au commerce des plaiſirs, & pour joindre à l' eſprit le ſecours des agrémens? Vous le ſavés, & j' ai oui dire de pluſieurs, pour faire voirqu' il y a bien du faux dans la plus part des femmes; que pluſieurs y trichent en cela, comme en tout le reſte; qu' on y a recours à l' art pour reparer l' outrage des ans, & des maladies, ou les defauts de la nature; que l' on y paroit, & que l' on y brille à la faveur d' vn viſage & de pluſieurs attrait empruntés, lors qu' on auroit

auroit honte de ſe montrer, ſous ſa verit able forme.

Peut on ne pas s' appercevoir du ridicule, que l' on ſe donne, dans la maniére composée dont on marche; dans les changemens que l'on fait, au ſon de ſa voix; & dans ſa pronontiation naturelle? Dans des airs, ou fiers, ou languiſſans, ou enfantin que l' on affecte? en fin dans toutes les grimaces que l' on fait pour ſe donner des agrémens, qui ne viennent jamais & qui n' aboutiſſent le plus ſouvent qu' à faire perdre ceux, que l' on a, & qu' a changer presque entiérement l' air naturel du vilage:

On ménage ſi fort les yeux des hommes, qu' on craindroit de les fatiguer, ou les bleſſer, ſi l'on ſe montroit toujours de la même maniere: Et c' eſt, ce qui produit toures les differentes decorations, que l' on voit dans les ajuſtemens; & qui fait inventer toutes les modes nouvelles; ou

renaitre celles dont on avoit autre fois été rebuté par un long uſage.

Rien n' approche de l' empreſſement d' être à la mode, ou du chagrin de n'y être pas, quand on ſe trouve parmy des perſonnes, qui y ſont. On ſe pique de ſuivre des premiers les modes nouvelles; on ſe fait une eſpece de gloire, de les puiſer dans la ſource, & même de les inventer. C' êt une ſorte de vanité, á laquelle on êt ſi incapable de reſiſter, qu' on aime mieux avoir un air extravagant en ſuivant la mode, que de demeurer dans un air raiſonable, en ne la ſuivant pas. On en voit qui rendent la mode ridicule dans leur perſonne, quoi qu' elle ſoit ſupportable dans les autres. On a beau leur faire en-

tre-

trevoir, qu' elles ne ſont pas faites pour la mode, ni la mode pour elles, elles ſe defient de tout ce qu' on leur dit; rien ne peut vaincre l' obſtination qu'elles ont pour s' y' coformer.

Encore que la nature ſoit diverſes dans ſes productions, elle êt conſtante dans ſa parure, & dans ſes ornemens. Les fleurs dont elle embellit les prairies, ſont toujours les mêmes, & brillent toujours ſur un même fond. Cependant nos yeux ne ſe laſſent jamais de les voir, & de les admirer. On ne ſurpaſſe pas ſeulement la nature, dans ce nombre presque infini de variations, & de modes, que l'on ſuit dans ſes ajuſtemens, ſans que l' on s' en puiſſe tenir á celle qui paroit la meilleure; mais

encore dans je ne fai quel bizarre affortiment de couleurs, que l' art imagine, & dont la nature ne nous donne aucun modè-
le.

Nous avons dit, qu' une des plus fortes paſſions que l'on ait, c' êt de s' effacer, & d' obſcur cir s' il êtoit poſſible tous les appas, que l' on voit briller ailleurs que chés ſoy. On n' êt magnifique dans ſon equipage, & dans ſa parure ; on n'a les maniéres ètudiées, que pour ramener à ſoy les regards, qui ſont diſtraits, & repandus par tout ailleurs. On ne s' épuiſſe en agrémens du côté de l' esprit, que pour tàcher de ſurprendre les cœurs par les oreilles, aprés avoir taché de les ſeduire par les yeux. On voudroit ſi la

choſe

choſe êtoit prátiquable, ¡être la veritable ſource de tous les charmes; le centre de tous les plaiſirs; &, s'il êt permis de parler de la ſorte, l'ecueïl in evitable de toutes les autres beautès.

Que voit on de plus judicieux, que toutes les demarches que l'on fait, & toutes les ruptures, ou l'on en vient, pour ſoutenir le droit de ſes charmes; pour decouvrir, & pour ruiner les intrigues de ſes Rivales? On compte pour rien, l'avantage que l'on donne aux hommes, en leur faiſant voir tous les démelés, & tous les ſoins, avec quoi on les achéte, pourvû qu'on ait le plaiſir de ne les pas manquer. Aprés qu'on ſe les êt attachés, on ſe brouïlle imprudemmentt àvec ceux, à qui

l'on avoit donné auparavant la preference, pour ne pouvoir resister à l' ambition d' en soû-metre un nouveau venu, parce qu' il augmente le nombre de ceux, qu' on a dèja soumis; ou parce, qu' on l' ôte à un autre; ou enfin parce, qu' il a le prix de la nonveauté.

Comme on a jamais de conduite seûre quand on agit par un principe aussi dereglé, que le sont les passions, qui regnent dans le grand monde; le coeur aveuglé dans ses intérêts, fait perdre á l' esprit tous les avantages, qu' il pourroit retirer de sa penetration, & de ses lumieres: c' êt pourquoi nous voyons que la plus part des femmes, après avoir plû par leur pérsonne, deplaisent par leurs sen-

ſentimens, & par leur conduite Au lieu de ſe ſervir de leur eſprit; pour inſpirer de l' eſtime, & pour redreſſer le coeur, elles ne l' exercent que ſur des bagatelles, & ſur des ſujets indigne de ſon application.

On s' en ſert pour decrier le merite, qui fait ombrage; ou pour diſſimuler dans les autres des defauts, qui ſervent de luſtre aux bonnes qualités, que l' on croit avoir. On l' emploie pour parêtre ſincere, & pour être perfide avec ſûreté; pour ſoupirer à propos, quand on ne ſent rien; pour favoriſer impunement un ſeul homme, aux depens de pluſieurs, ou pour en contenter pluſieurs ègalement en les trompant tous. On l' emploië, pour dé crediter ce-

lui de ſes rivales, pour les ſupplanter, & pour les trahir; en un mot, on ſe ſert de ſon eſprit, pour ſe retrancher ſur l' eſprit même, lors que les agremens de la perſonne diminuënt, & que la beaute s' efface, & s' evanoûit.

Vous ne trouverés pas plus de raiſons dans l' uſage que l' on fait de ſon bien: on le jouë, on le mange, on l' employe en nipes, en èquipages, en ameublemens; on le donne quelques fois: on l' epuiſe par le trop grand mombre de domeſtiques inutils, dont on remplit ſa maiſon; en ſuite on emprunte, on vend, on engage, pour fournir á ſes beſoins, aprés n' avoir rien èpargné pour fournir à ſes plaiſirs: & l' on meurt accablée de dè-

dètes, lors qu'il ne réſte plus de quoi vivre.

En fin on ſuit durant pluſieurs années, avec une action, & un mouvement, qui ne donne pas le tems de ſe reconnoitre, tout ce qui convient à ſon plaiſir; tout ce qui êt contraire à ſes affaires, à ſa ſantè, à ſon repos, & à ſa conſcience; & l'on ne revient á ſoy, que, lors que par les rides de ſon viſage, on a honte de paròitre ſur un thèatre, ou l'on ne trouve plus que des ſpectateurs dédaigneux, & mépriſans; & qui tournent le rolle qu'on joüe en ridicule, au lieu de s'y intereſſer comme autrefois.

On ne ſe retire que lors qu'on ſe voit chaſſée par les beau-

tés, qui surrviennent de nouveau, & à qui on a plus de quoy le disputer ; que lors qu' il êt tems de se mêtre a couvert de la raillerie, & des insultes des jeunes gens, que l' on adore peut être encore. On ne quite le monde, que quand on a plus rien à donner au monde, & qu' on lui a sacrifié, tout ce qui appartenoit à Dieu. Enfin, on ne le quite que par force ; que lors que l' on ne peut plus s' en faire honneur, & qu' il ne siêd plus si bien de le quitter.

Les societés separées du grand monde, ont quelque chose de plus reglé en apparance ; mais il y a des inconveniens qui ne sont pas moins facheux dans leur genre, que ceux dont nous

ve-

venons de parler. On ne s' y donne pas á tant de plaiſirs; mais ceux dont on y êt occupée, ſont beaucoup plus dangereux, parce qu' on les ſuit avec plus d'application, & d'attachement, qu' on ne les ſuit ailleurs.

Dans le grand monde, ou l'eſprit, & le coeur ſont plus diſtraits, & plus diſſipés; on a le ſentiment, & le goût de tous les plaiſirs, ſans y avoir tout l' attachemént. On y ſoupire, on s' y broüille, on s'y quitte; mais on ſe racommode ſans faire trop de façon; ou l' on ſe conſole, & l'on s' oublie ſans beaucoup de peine. Dans le petit monde, dont nous parlons, on êt plus fortement engagée, plus prevenuë, plus touchée, plus preſente à ſa

paſſion, plus ſenſibles aux moindres negligences, aux moindres ſoins, á l'indifference, aux mépris, & moins en etat de revenir á ſoy.

Si l'on y êt de part & d'autre, ni fourbe, ni inconſtant, ni infidelle, on s'y laiſſe aller d'autant plus aiſement à ſa paſſion, que l'on la croit d'abord plus épurée, que ne ſont les paſſions des gens du grand monde; que la beauté pretenduë de l'engagement, eſt une raiſon pour n'être point alarmée des ſuites, qu'elle en fait riſquer ſans peine tout l'événement, & juſtifie par ávance toutes les foibleſſes ou elle expoſe.

Que penſés vous de ces deux états

ètats, M. n' avés vous pas quelquelque pitié des perſonnes qui y ſont engagées, vous, qui par l'uſage de la raiſon, & de la religion, vous êtes elevée audeſſus des foibleſſes, ou vous n' etiés peut être pas née moins ſujéte que les autres? De bonne foy, trouvés vous que dans l' un, ni dans l' autre, il ſoit bien aisé d'obſerver bien la bienséance? Je ne dis pas cète bienséance delicate, & circonſpecte, qui pourroit donner un ſi grand prix à toutes les bonnes qualités des perſonnes de vôtre ſexe; et qui ſeroit ſi propre á faire revivre cét empire abſolu, & glorieux, qu' on dit, que par le ſecours de la vertu, elles s' étoient autrefois acquiſes ſur les hommes:

Je

Je parle de cète bienséance commune, dont la ſimple obſervation, ne conduit point à la perfection, mais empéche ſeulement de tomber dans le déréglement?

MAXIMES ET REFLEXIONS SUR LA BIENSEANCE DES DAMES.

I.

LA bienséance a pour vous desLoix plus rigoureuſes, que pour le reſte du monde. Les hommes trouvent des exceptions en leur faveur dans les régles, qu' elle preſcrit, que vous n' y ſauriés trouver pour vous même; & leur front peut ſoutenir ſans honte des actions, & des omiſſions capables de faire rougir le vôtre, ſi vous êtes ſusceptibles, [comme on vous fait la juſtice de n' en pas dou-

ter]

ter] de la pudeur, qui doit être inſeparable de votre ſexe.

II.

Si vous prenés bien la chose, au lieu de conſiderer comme une loy injuſte, & tirannique, céte séverité, que la bienséance exerce, partieuliérement ſur vous; vous la conſidèrerés au contraire, comme une diſtinction agréable puis qu' en vous engageant á plus d' exactitude, & de delicateſſe que les hommes, il ſemble qu' elle vous deſtine à une plus grande perfection; & que vous êtes capables de vous èlever au deſſus d' eux.

III.

Pour rèpondre à l' idée de ce que vous pouvés être, ne vous embaraſsés pas tant de plaire auxyeux, que de plaire à l' eſprit; &

& mettés vous moins en peines de vous attirer la tendreſſe des homes, que leur eſtime. L'impreſſion que vôtre conduite, & vos ſentimens, produiront ſur eux, vous fera incomparablement plus d'honneur, que celle, que produira vôtre perſonne. Vous ſurprendrés quelques fois leur ſenſibilité, ſi vous avés l'approbation de leurs yeux; mais vous gagnerés toujours leur eſtime, ſi vous avés l'approbation de leur eſprit.

IV.

Il vaut bien mieux que vôtre merite faſſe gouter les agrémens, que vous pretendés avoir, que les ſoins que vous vous donnés pour les faire valoir vous mêmes. On ſe repentira toujours de vous avoir ai-

aimé, ſi vous n' avés ſongé à être aimable que parlá; mais on vous eſtimera encor, lors que vous ne ſerés plus aimables par votre perſonne, ſi vous avés pris ſoin de l'être par vos ſentimens.

V.

Cependant, quoi que vous coñoiſſiés la difference des qualités ſolides, d' avec les qualités ſuperficielles, vous negligés pourtant de les aquerir, pour ne vous attacher uniquement, qu'à vôtre exterieur; & vous aimés mieux devoir les airs de diſtinction, & les empreſſemens, que les hommes ont pour vous, au jugement de leur yeux, qu' au diſcernement de leur eſprit.

VI.

Les qualités ſuperficielles de l' eſprit, & les agrémens exterieurs,

rieurs, soit dans les hommes, soit dans vous mêmes, sont presque les seules choses, dont la plus part des femmes sont touchées. Elles comtent souvent le reste pour rien. Si on leur parle d' un homme, qu' elles ne connoissent point, elles demandent aussitôt s' il êt bien fait, s' il a de l' esprit; elles s' informent rarement s' il a de la sagesse, & de la vertu.

VII.

Que si l' on fait tant, que de s' enquerir du merite d' un homme, qui plaît d' ailleurs, c' êt moins souvent parce qu' on êt sensible au merite, que parce qu' on aime ses foiblesses, & qu' on risque moins de le suivre avec celui la, qu' avec un autre.

VIII.

Ainſi les vûës, & les deſſeins, que vous avés ſur les hommes, font nâitre le plus ſouvent les vûës, & les deſſeins, que les hommes ont ſur vous. Si vous ne recherchiés, que leur eſtime, ils n' oſeroient pretẽdre qu' à la vôtre. Vôtre vertu ſeroit la cauſe de leur circonſpection, & de leur reſpét; & leur conduite ſe réglеroit ſur vos ſentimens. Par la vous ſeriés en droit de vous applaudir de leur politeſſe, & du changement de leurs meurs, & de vous sàvoir bon gré, d' avoir preſqu' autant contribué à leur merite qu' au vôtre.

IX.

N' ayes donc recours qu' au merite, & á le vertu, pour vous attirer des ſoins, que vous ne voulés vous attirer, que par des appas frivoles, & paſ-

ſagers

ſagers. Si vous ſuivés cête maxime, vous vous èpargnerés le chagrin de vous voir un jour negligées: de reconnoitre, que les ſentimens, que vous aviés inſpirés, feront uſés, lors que vous y rèpondrés peut être avec plus de vivacité, que jamais, par ceque vous vous trouverés hors d' etat d' en pouvoir faire nâitre ailleurs de nouveaus; que l' oubli, ou peut être le mepris, auront ſuccedé aus aſſiduités, & aus ſoins, que l' on vous rendoit; & le degout, au plaiſir de vous voir, & au chagrin de ne vous voir pas aſſés.

X.

Ce qui n' a que vôtre beauté pour fondement ſe paſſe, & ſe detruit avec elle; & ce qui êt fondé ſur votre vertu ſubſiſte, aprés mèmes que vous n' êtes plus.

XI.

Non ſeulement ce qui êt fondé ſur la beauté perit avec elle, mais l' empire

pire de la beauté ne ſubſiſte qu'un tems fort court, & ne s' etend jamais au de la d' un certain âge, qui finit preſque auſſitôt, qu' on s' apperçoit qu' il a commencé L' empire de la vertu ſubſiſte toujours, & s' ètend ſur tous les âges, qui ſont incompatibles avec la beauté.

XII.

Quelle eſt donc vôtre ambition d'aſpirer à un regne de ſi peu de durée? de vous faire la guerre, & de ne vous detruire les unes les autres, que pour des conquêtes que vous ne ſauriés conſerver, que quelques années, & qui vous èchapent même ſouvent, dés qu' elles ſont faites? Et quel eſt vôtre góut, & vôtre diſcernement de préferer dans les hommes des ſentimens déreglés, & ſujéts au changement, que vous ne vous attirés, que par des qualites, qui ne dependent point de vous, à des ſentimens raiſõnables, & ſolides, que vous vous attirés

rés par vôtre merite, & par votre conduite.

XIII.

Aprés avoir pris ſoin de régler vos ſentimens, retrenchés de vos maniéres, ce qui bleſſe le bon ſens, & la bien ſéance; & ne ſongés pas tant à les voir brillantes, qu' à les voir modeſtes, & raiſonables.

XI.

Ne brillés jamais aux depens du bon ſens, & ne recherchés dans tout ce que vous faites, que les agrémens, qui ne ſont point contraire à la ſageſſe.

XV.

Soyés enjoüées ſans excés, lors que l' occaſion le demande; mais ne le ſoyés jamais de deſſein pour en paroitre plus agreables: le ſerieús quand il èt naturel, plait incomparablement davantage, que l' enjouëment lors qu' il êt affecté.

XVI.

XVI.

Ne vous expoſés point à la confuſion de rire toutes ſeules parmi les perſonnes qui ont des raiſons d'ètre ſerieuſes; & ne riés jamais la premiere de ce que vous dites, de peur d'empecher les autres d'en rire, s'il en vaut la peine, ou de leur donner occaſion de vous tourner en ridicule, ſi vous riés ſans ſujét.

XVII.

Vous ne vous rendrés veritablement aimable, qu'à proportion de ce que vous vous ferés eſtimer. C'ét une folle ambition, que celle de vouloir plaire en paſſant. Ce n'ét pas aſſés, de vouloir plaire par vôtre air, & par vôtre perſonne; il faut tâcher de plaire, & par vôtre conduite, & par vos ſentimens, & vous attirer des Loüanges qui regardent moins vôtre beauté, que le cas que vous faites de la vertu. On dit que les coquétes plaiſent, ſans être veritablement aimables,

& qu' on les mepriſe en les recherchant.

XVIII.

Ne vous croyés ni belles, ni jolies, quelque ſoin, que l'on prenne de vous dire que vous l' ètes. Soyés moins occupées á tirer avantage de vos bonnes qualités, qu' à vous corriger de vos defauts. En vous corrigeant de vos defauts, vous aquererés de nouvelles qualités; mais ſi vous vous entétés de vos bonnes qualités, vous en rabaiſſerés tout le merite, & vous ne connoitrés plus vos defauts.

XIX.

Soyés moderées dans les plaiſirs, que vous permet l' uſage du monde. Uſés en rarement, & avec indifference, afin que l'on voye, que vous en uſés plutôt par ce que l'on vous y engage, que par ce que vous les recherchés; & qu' il paroiſſe que vous les prènés ſans attachement, & que vous vous en pouvés paſſer ſans peine.

XX.

Desabusés vous des plaisirs du cœur; rien n' êt si opposé à votre gloire, & au repos de vôtre vie: ils vous feront negliger vos affaires, vos amis, & vos proches; ils vous rendront vôtre de voir insupportable, & vôtre honneur indifferent; & quelques douceurs qu' ils vous promettent, vous n' en trouverés aucune, qui soit capable de balancer la moindre des fautes qu' ils vous auront fait faire.

XXI.

Loin de vous applaudir des avantages que vous donne la beauté si vous en avés, ou si vous croyés en avoir; craignés plûtôt les dangers ou elle vous expose. La beauté êt un present du ciel, que vous devés respecter dans vous mèmes, & dont vous n' avés aucun droit de disposer

ſpoſer de vôtre chef. Pour ne vous preparer aucun ſujét de repentir, regardés la ſans ceſſe. Comme l'occaſion de vôtre perte, & comme la matiere de vôtre gloire.

XXII.

Il y a fort peu de femmes avancées en âge, qui ayent été belles, qui ne doivent être fachées de l'avoir eté.

XXIII.

Ne jugés point de vous mêmes, ſur ce qu' on vous en dit, mais plûtôt ſur ce que vous en devés croire. On ne vous louë que par intérêt; & les douceurs que l'on vous debite, ſont moins un effêt du deſir qu' on a de vous plaire, que du deſſein de vous ſurprendre. Rien ne vous ſiéd ſi mal, que de devenir vô-

tre prope dupe, à force de vous laiſſer perſvader ce qui vous fait plaiſir; & d' avoir de la reconnoiſſance pour des louänges, que vous ne merités peut être pas.

XXIV.

C' êt une mauvaiſe maxime que de parler mal des perſonnes, par qui vous craignês d' etre effacées. La jaloufie qui vous anime contre elles, donne un nouveau prix aux bonnes qualités, qui vous font ombrage, & qui vous chagrinent; & diminue le goût qu' on a pour les vôtres.

XXV.

Ne gátés pas les bonnes qualités, que vous avés, en voulant affecter celles que vous n' avés pas. Vous ne fauriés être ridi-

cule par ce qui vous manque: mais vous le devenés par les grimaces, que vous faites, pour attraper un agrément que la nature vous a refusé, & qui même, quand vous le pouriés aquerir, n' assortiroit peut-être pas ceux qu' elle vous a donnés.

XXVI.

N' affectés pas des airs dedaigneux, & pleins de fierté, & ne vous negligés point en ce, qui peut vous attirer l' approbation des autres, sur le pretexte peut-être malfondé, que vous n' avés qu' à souhaiter de plaire pour y réüssir. On cessera de vous estimer, quelques merites que vous ayés d' ailleurs, aussitôt qu'il paroitra que vous ne prénes pas toujours soin d' être estimée; que le caprice, ou la passion ont

plus de part aus moyens que vous employés pour cela, que la raiſon, & que vous vous en faites un plaiſirs plûtôt qu' un devoir.

XXVII.

Ne ſoyés jamais des premiéres á ſuivre les modes, de peur d' être obligées de les quiter, lors qu' elles ne peuvent s' établir.

XXVIII.

Que la modeſtie, & le bon ſens paroiſſent dans toute vôtre ajuſtement. Songés moins á être parées, qu' á être propres, & ſur tout que l' ambition d' être miſes comme celles á qui vous ne reſemblés en rien, ne vous faſſe pas oublier vôtre air naturel, pour vous conformer au leur. Tout ce qui ſiéd aus autrés, ne vous ſiéd pas á vous mêmes.

mes. Vous vous rendrés ſouvent ridicules, par ce qui vous rend agreables.

XXIX.

Ne ſoyés les ſinges de perſonne dans vos manieres de plaire, non plus que dans vôtre ajuſtement; on vous trouveroit auſſi ridicule dans l'un que dans l'autre. Ce ſeroit avoir peu de gloire, que de la iſſer croire, que vous ne pouvés rien produire de vôtre fond, & que vous n'avés rien de bon ni d'agreable, qui ne ſoit derobé ou du moins emprunté. Les moindres agrémens, que vous aurés de vous mèmes vaudront mieux que tous ceux, que vous affecterés de copier dans les autres. Le plus vil, & le plus bas perſonnage qu'on puiſſe faire, c'ét de met-

mettre toute ſon application à imiter des qualités communes, que tout le monde ne gôute pas; & d' etre une mechante copie d' un medioere original. On ne doit imiter, que ce qu' on peut aquerir, comme les vertus, ni s' aſujeſtir à un modéle, que lors qu' il ét parfait, & audeſſus du mérite ordinaire.

XXX.

C' êt une grande folie que tous les ſoins, que l'on ſe donne, & tout le tems que l' on perd à s' ajuſter. L' êtude, & l' affectation ſur cela ſe fait bien tôt remarquer, & donne un ridicule, qui n' ét pas moins inſupportable, que celui des airs, & des paroles trop recherchées. On convient que le naturel a beſoin d' un peu de ſoins mais l' artifi-

ce

ce le déguiſe. On l' etoufe, & on le perd, à force d' y trop faire de choſes; & l'on n' atrape qu'une figure artificiéle, & qu' un fantosme qui n' a rien de ſolide.

XXXI.

L' étrange perſonnage, que celui d' une coquéte, qui tend les bras à tout le monde; & qui ne ſe met pas tant en peine de plaire aus gens de merite, qu' aus gens de bon air! qui ſe conſole, ſans ſe rebuter du mèpris de ceux à qui elle a fait des avances inutiles, dans l' eſperance d' en faire d' autres qui reüſſiront mieux! qui envelope quelque fois ſa paſſion, moins par retenüe, que pour ſe faire mieus valoir, & pour exciter davantage celle des autres! qui ſe hâte de ſe placer auprés de ceux,

qu' elle veut faire paſſer pour ſes amans, de peur qu' ils ne ſe placent pas auprés d' elle! qui tourne la tête de tous côtés dans les lieux publics, & qui parle moins pour être écoutée de ceux avec qui elle êt, que de ceux avec qui elle n' ét pas! qui comte pour rien les mauvais airs, & tout ce qui bleſſe la pudeur dans ſes maniéres; qui ſe prépare, ſans s' allarmer, à toutes les ſuites d' un engagement; & qui ſe met au deſſus de ce qu' on peut croire da ſa conduite, & de ſes ſentimens, pourvû qu' elle paſſe pour faire quelque fracas, & pour être aimée! qui ſoutient dans les hommes qui l'ont quittée par mepris, les airs libres, les railleries, & toutes les marques de ſa facilité, avec un

front d' airain, & ſans donner le moindre ſigne de retour, ni de repentir! qui fait glorie de traiſner par tout ſes eſclaves; & qui pour faire remarquer la paſſion qu'ils ont pour elle, reveille leur jalouſie, & trouble leur ſeureté, par des manieres libres, & faciles, par des regards tendres, & paſſionés, qui ſemblent demander de l'amour á tous les hommes, & leur donner de l' eſperance! qui s' étudie aus dépens de la modeſtie, & de tout ce qu' elle doit avoir de plus cher, de faire entrevoir les billéts, & les preſens qu' elle reçoit, la dépenſe, & les parties de plaiſir qu' on fait pour elle; en un mot, qui a l' oſtentation des amans les plus indiſcrets, & l' aſſûrance des perſonnes qui ont

tout perdu, ou qui ne ménagent plus ce qu'il leur reste encore à perdre! Quels sentimens! quelle vie! quelle insensibilité pour son devoir! quel éloignement pour la Religion!

DISCOURS SUR LA BIENSEANCE DE LA BIENSEANCE CHRETIENNE.

Quel eſt l' état qui ſié d le mieux à l' homme.

Rien ne ſiéd mieux è l' homme, que d'ètre dans l' ordre de la Religion. Tout autre ètat que celui la l' abaiſſe & ne lui convient point. Pour ètre dans l' ordre de la Religion & de la Raiſon, il faut qu' il s' aquite de ce qu' il doit à Dieu, & de ce qu' il ſe doit á luy meme.

Il n' êt rien de ſi juſte, que de rendre hommage à celui qui êt

au deſſus de tout, & qui ét le principe, & l'autheur de tous les étres; ni de ſi raiſonnable, que d'honorer celui, de qui nous avons receu tout ce que nous poſſédons, & en qui nous devons chercher, & trouver tout ce qui nous manque.

En rempliſſant les devoirs, que nous impoſe la Religion, nous rempliſſons auſſi ceux, que la Raiſon nous préſcrit, parce que l'une ſoutient, & approuve tout ce que l'autre nous fait faire; que l'homme trouve ſon interét par tout, ou ét celui de Dieu; & qu'en travaillant à ſa gloire, il travaille auſſi pour ſon ſalut.

Pour comprendre plus parfaitement, quel ét l'état qui nous ſiéd le mieux, il faut ſuppoſer, que

que Dieu ne nous a pas donné l'ètre, mais qu'il nous a donné l'esperance de devenir heureux; qu'en nous donnant l'ètre, il nous a fait de rien quelque chose; & qu'en nous donnant l'espérance de devenir heureux, il nous veut élever de cét ètat, à un autre encore plus parfait.

L'homme ne pouvoit point avoir de part à sa premiére condition, car ce qui èt un pure rien, ne sauroit contribuer par Lui méme, à devenir quelque chose: Mais Dieu a voulu qu'il eut quelque part à celle, ou il l'a destiné, en lui donnant les moyens necessairs pour y arriver.

Comme les desseins de Dieu sur l'homme, tendent toujours à l'élever, l'homme ne sauroit è-

tre

tre dans l' ordre de Dieu, en entrant dans les desseins de Dieu sur lui meme, & qu' en s' eloignant toujours de ce qu' il êt, à mesure que Dieu le veut approcher de ce qu' il n' êt pas. Il n' y a point de moment dans la vie de l' homme, ou Dieu ne fasse entrer un nouveau dessein de gloire, & d' elevation pour lui; il ne doït point faire d' action qui ne rèponde à tous ces dessein, & qui ne soit comme un nouveau degré, qui l' éloigne de sa premiere bassesse, & qui le mette toujours au dessus de lui méme. Voila la conduite qu' il doit suivre, & celui de tous les états, qui lui siédle mieux.

Mais ce n' êt pas encore assés, pour être dans l' ordre de la Religion, & de la Raison, de s' a-

quiter

quiter de ce que l'on doit à Dieu, & de ce que l'on ſe doit à ſoi méme ; il faut s'acquiter encore de ce que l'on doit aux hommes. Ces deux devoirs ne veulent point être ſeparés : Il èt impoſſible de s'aquiter parfaitement de de l'un, & de negliger l'autre. Dieu ne reçoit point agréablement ce qu'on fait pour lui, lors que l'on manque à ce que l'on doit aux hommes ; & nous ne devons faire aucun fond ſur les hommes, quelque regularité, qu'ils ayent à notre égard, lors qu'ils manquent à ce qu'ils doivent à Dieu.

Comme Dieu fait naitre les hommes, afin qu'ils vivent dans une eternéle union avec lui dans le cïel, il a voulu qu'ils fuſſent auparavant unis enſemble ſur

la terre; car rien de ce qui êt divisé en ſoy méme, ne ſauroit s' accorder avec Dieu. C' ét pourquoi, pour les engager à céte union, quoi qu' il les ait formés ſemblables quant à l ſpéce, il a répandu ſur eux des perfections differentes, afin que les uns étant touchés de ce qu' ils verroient briller differemment dans les autres, ces perfections fuſſent comme tout autant d'attraits, & de motifs qui les engageaſſent à s' aimer, & qui commençaſſent cête union, qui ſe doit achever avec lui.

Pour les aider encore á former entre eux cète union, par tous les endroïts qui y pouvoient contribuer le plus, il les a rendu ſujets aus mémes miséres, & aus mémes neceſſités,

afin

afin que l'épreuve des peines qu' ils ſouffriroient tour à tour, excitant leur compaſſiou, ils s'entre doñaſſent tous les ſecours, dont ils ſeroient capables, & que leurs ſoins reciproques, fiſſent nâitre dans leur cœur, l' amour, & la reconnoiſſance, qui ſont & la cauſe, & le neud de l' union qui doit être entre eux.

Enfin ils les a non ſeulement tous elevés à la meme eſpérance, & leur a donné les memés pretenſions, mais il leur a communiqué encore à tous les mémes ſecours, affin que les faiſant juger les uns des autres, ſur ce qu' il a fait également pour tous, céte conſideration les éloignát du mépris qui les auroit pû diviſer, & leur inſpirat en general une eſtime égale.

Mais

Mais ce qu' il y a encore de particulier,& qui fait plus admirer ſa bonté pour eux, c' êt qu' il a voulu que ces mémes ſecours, fuſſent une occaſion & une cauſe d' union tout enſemble, en attachant à la grace qui leur êt commune, une vertu ſinguliere, qui les porte à ſe ſoulager dans leurs beſoins, à ſe conſoler dan leurs afflictions, & à ſe ſoutenir généralement dans toutes leurs foibleſſes.

Ainſi il a voulu perfectionner autant qu' il étoit poſſible par ſa grace, qui leur êt commune, céte union, que d' autres motifs avoioent commencée, affin qu' il ne leur reſtat pour être entiérement unis pour toujours, que le Lien de la charité, qui doit un jour ſerrer indiſſolublement tous les autres.

C'ét

C'èt ſans doute l'état, qui ſiéd le mieux à l'homme ſur la terre, & qui èt le plus conforme à la Riſon, & à la Religion. Tout ce que Dieu nous a preſcrit aux uns envers les autres, & tout ce qu'il nous a preſcrit pour luy mème, ne tend qu'à céte union; tous les préceptes qu'il nous a donnés, ſont coñe tout autant de Liens, qui la doivent augmenter entre nous, & qui la doivent augmenter dés cète vie. Toutes les fois, que nous nous aquitons négligemment de ces préceptes, nous relachons ces liens qui nous doivent ſerrer, & nous les rompons tout à fait, lors que nous y manquons.

Pour concourir parfaitement à céte union, nous devons non ſeulement nous aquiter de tous les devoirs neceſ-

ceſſairs, qui nous engagent les uns aus autres, mais encore nous rendre exactes, par tous les devoirs agreables. Il ſemble qu' ils n' y contribuent gueres moins. car comme on ne ſe porte aus premiers, que par une eſpéce de néceſſité, on ſe porte aucontraire par choix, & par inclination à ceux, aus quels on n' èt pas ſi rigoureuſement obligé, ce qui n' ét pas un foible motif, pour nous attirer les coeurs, & toutes les marques d' eſtime, & d' amitié qui nous touchent, & qui nous attachent les uns aux autres.

Rien ne ſiéd mieux à l' homme que la Religion.

Il n' y a rien de ſi miſerable que l' homme, lors qu' il a ſecoüé le joug de la Religion, & qu' il veut ſe ſuffire à lui mème Quelque élevé que l' on ſoit dans le monde, quelque diſtinction que l' on ait reçû de la naiſſance, on eſt peu de choſe, ſi on manque de Religion, L' eſprit, la ſcience, la dou-

ceur

ceur, la prudence, l'adreſſe, la valeur, la beauté, enfin toutes les perfections imaginables, tout cela ſiéd mal ſans la Religion. Ces qualités devieñent conſidérables, & concourent à former le merite, lors que c' èt la Religion qui les met en uſage : Sans elle, elles ſont fatales à ceux qui les ont, & plus à craindre, que les defauts mémes, qui leur ſont oppoſés. Qui dit un homme ſans Religion, dit un homme ſans régle, ſans probité, infidelle à ſes amis, indigne de s' attirer aucune marque de confiance, toûjours contraire à lui mème, & ſuſpecte à toutes ſortes de perſonnes.

On ne doit pas ſe flater, que l' eſprit ſeul, ſoit capable de conduire le coeur, & que l' on puiſſe veritablement être honnéte homme, ſans avoir d' autre ſecours. Il n' y arien de ſi foible que notre raiſon, lors qu' elle veut s' oppoſer à nos paſſions, ni rien de plus inutile, que les efforts, qu' elle nous fait faire pour les ſurmonter. Nous

voyons

voyons bien par ſes lumieres ce qui nous èt bon ; mais ce qui nous èt bon, ne nous èt pas toujours agreable, & nous n' aimons point l' un ſans l 'autre.

Si nous reſiſtons quelque tems, nous ſuccombons enfin apres avoir bien reſiſté,& nôtre reſiſtance èt moins une marque de fermeté, qu' une occaſion de nous faire appercevoir de nôtre foibleſſe. Nous trouvons même, que quand nous ne reſiſtons que par gloire, que la douceur d' avoir refiſté, ne nous dedommage point de la violence que nous nous ſommes faite ; & que tout bien conſideré le ſoin continuel, ou il a falu vivre, pour ſe defendre , êt un mal qui n' èt gueres moins facheux, que la honte de s' ètre rendu.

Il n' y a que Dieu, qui puiſſe veritablement faire accorder nôtre devoir, avec nôtre inclination. C'et Lui ſeul, qui nous donne la force de faire ce que nous devons ; qui nous fait trou-

ver du plaisir en le faisant, & aprés que nous l' avons fait.

Ce n' êt donc pas assés pour n' avoir rien à se reprocher, d' apprendre, & de pratiquer tout ce que l'on doit aux hommes; il faut apprendre, & pratiquer tout ce que l on doit à Dieu Le moyen même le plus seûr de remplir parfaitement les devoirs, qui nous engagent les uns aus autres, c êt de commencer d' abord par ceux, qui nous engagent à Dieu. Qui manque à Dieu, manque aux hommes tôt ou tard. Mais nous ne saurions nous aquiter parfaitement de ce que nous devons à Dieu, ni de ce, que nous devons aus hommes, tant que nous serons si attachés à ce que nous croyons, qui nous èt dû à nous mémes, & que nous nous chercherons avant toutes choses. Nôtre premier soin doit être de nous oublier pour Dieu, par ce que, ce que nous trouvons en Luy, êt infiniment audessus de tout ce, que nous ne cherchons point, pour l' amour de Luy.

De ce que la bienſeance éxige de nous dans les Temples.

On ne doit pas ſe comporter dans les lieux, qui ſont conſacrés à Dieu de la méme maniére qu'ailleurs. Les hommes s'aſſemblent dans les autres lieux pour être en commerce, les uns avec les autres; ils s'aſſemblent dans les Temples pour rendre à Dieu, ce qui lui appatient, & pour obtenir ce qui leur manque.

Comme les conditions des hommes ſont differentes, ils réglent enſemble leurs manieres, par rapport à ce qu' ils ſont, & on les voit agir entre eux, avec plus ou moins de liberté, ſelon qu' ils ſont plus, ou moins élevés au deſſus des autres. C'èt pourquoi on voit ſi peu d'egalité entre les maniéres des pauvres, & des riches, des bourgeois, & des gens de qualités, des ſeigneurs, & des vaſſaus, des Princes, & de leurs ſujets.

Si la bienſeance, & le devoir, engagent les hommes à en uſer entre eux avec tant de précaution, lors qu' il ſe rencontre la moindre inégalité dans leur fortune, ou dans leur naiſſance; avec combien plus de précaution, doivent ils ſe conduire avec Dieu, qui eſt infiniment audeſſus d' eux? Il y a toujours quelque proportion entre les conditions des hommes; leurs rangs ne ſont differens que par quelques degrés qui les ſeparent, mais ces degrés ſe communiquent, & de l' un, on touche, & on s' éleve d' ordinaire à l' autre. Leur naiſſance, n' èt differente que par certain nombre de generations, pendant leſquelles, leur ſang ne s' èt point mèlé avec celui du vulgaire; Mais ſi ces generations ne s' interrompent point; les revolutions qui arrivent quelque fois dans leur famille, & dans leur fortune, les abaiſſent tous les jours à des occupations indignes de leur naiſſance, & de leur

nom ; ils redeſcendent aprés ètre montés, & retombent dans la roture.

Il n' en êt pas de même entre Dieu & l' homme : comme leur nature eſt differente, leurs conditions n'ont aucun rapport. Quelque diſtance qu'il y ait entre celles des hommes, elles ſe communiquent par degrés ; des moindres, on arrive ſucceſſivement aus médiocres, & des médiocres aus plus grandes : Mais l' eſpace qui êt entre Dieu, & l' homme èt impraticable, parce qu' il èt infini. Il n' y apoint de degré de communication entre leur condition, par ce qu' il n' y a nulle proportion enrre leur nature.

Cependant l' inéga'ité des conditions des hommes, leur inſpire plus de circonſpection, & plus de reſpét, que la difference infinie, qui les diſtingue d' avec Dieu, ne leur en inſpire pour lui ; ils agiſſent dans les Temples avec la meme liberté, que s' ils ètoient dans leurs maiſons. Dieu n' interrompt jamais le commerce, qu'

ils

ils ont les uns avec les autres ; ils interrompent toujours par la liberté, qu' ils se donnent, & par l'irreverence, qui leur èt ordinaire, le culte qu' ils doivent á Dieu. On passe pour ne savoir pas vivre, & l'on s'attire le mépris de tout ce qu' on appelle honnétes gens dans le monde, lors que l'on sort des bornes du respét, que l'on doit a ceus, qui sont audessus de soy ; on manque tous les jours à celui qu'on doit à Dieu, sans que personne s' en formalise, & sans que cela fasse aucun tort.

On peut blesser la bienséance & le respét, que l' on èt obligé d' observer dans les temples, par trois differens endroits ; par les distractions volontaires ; par les distractions non volontaires ; & par des airs & des postures indecentes, & peu conformes à la grandeur & à la majesté de Dieu.

J' appelle avoir une distraction volontaire, lors que l' on s' éloigne avec réflection du recüeillement, & du respét, avec lequel on doit assister au

ſervice de Dieu; que l' on tourne la tète de tous cotés, pour voir qui entre, & qui ſort; que l' on proméne ſes regards ſur toutes les perſonnes, dont on èt environné; que l' on ſe ſourit, que l' on ſe fait des ſignes, que l' on s' entretient, au lieu de demeurer dans un ſilence reſpectueus, ou de n' adreſſer ſa parole qu' à Dieu; enfin que l' on ſe fait par avance des ſujets de diſtraction, comme quand on ſepare, pour être conſideré dans les Temples, que l' on y va chercher toute autre choſe que Dieu.

Les diſtractions non volontaires, produiſent à peu prés les mèmes actions que les diſtractions volontaires, mais avec cète différence, que l' on s' y laiſſe aller, ſans en avoir intention, & que l' on s' en rétire, lors que l'on y prend garde, pour ſe remétre en la preſence de Dieu Cependant, quelques differentes qu' elles ſoient des autres, la plus part ne laiſſent pas d' ètre criminelles. Les volontaires, à for-

à force de s'y accoutûmer, se tournent en habitude, & l'on y tombe en suite sans dessein, & sans réflexion. Quand cela ne seroit pas, les distractions non volontaires, sont toujours un fort grand mal, par le mauvais éxemple qu'elles donnent à ceux qui assistent aus actions dans les Temples, & qui ne les sauroient distinguer d'avec les distractions volontaires: et par ce qu'elles choquent la bienséance, qui doit nous accompagner par tout, & principalement dans les lieux, ou nous nous assemblons, pour nous aquiter du plus grand, & du premier de tous nos devoirs.

Les airs, & les postúres indecentes, & peù respectueuses, ne sont pas moins criminelles, que les distractions, puis qu'elles marquent le peu d'attention, qu'on a à la majesté de Dieu, que nous croyons être au milieu de nous (comme il nous l'a promis) lors que nous serons assemblés en son nom: qu'elles montrent, que l'homme n'èt pas

penetré d' aucun principe de Religion; qu' il n' èt touché ni de ſes devoirs, ni de ſes beſoins; qu' il ne ſonge ni à ſon ètat à venir, & qu' il agit ſans aucune vuë & ſans aucune réflexion. Toutes les autres diſſipations, & toutes les marques d' ennui, que l on donne au préche, viennent encore de la meme cauſe, & prouvent également l' inſenſibilite du cœur de l' homme, pour tout ce qu' il y a de plus important pour lui; ce qui èt un état qui lui ſiéd d' autant moins, qu' il ſemble qu' il ne s' aquite pas tant du culte qu' il doit á Dieu, par amour, ou par reconnoiſſance, ou parle beſoin qu' il a de Dieu méme, que pour ne pas bleſſer les yeux des hommes; & qu' il paroit que le dernier de ſes ſoins doive ètre de mènager Dieu, avec qui il peut devenir tout ce qu' il n' èt pas, c' èt adire, parfaitement heureux; & ſans qui il n' èt que neant, que miſére, & vanité.

MAXIMES ET REFLEXIONS *PARTICULIERES* SUR LA BIENSEANCE CHRETIENNE.

I.

IL vous messiéd maintenant de faire tout ce qu' il ne vous siéra point d' avoir fait, quand vous serés au lit de la mort.

II.

Rien ne vous mesiéd tant, que les sentimens, & les actions, qui n'entrent point dans la vüe de vôtre salut, & vous éloignent de vôtre veritable bien.

III

Dans les maximes ordinaires

du monde, il ne ſiéd point à une perſonne raiſonnable de vivre ſans ſoin, & ſans prècaution pour ſes affaires, & pour ſa fortune; & l'on vit ſans ſoin, & ſans precaution pour l'affaire du ſalut, qui èt l'unique affaire, & le tout de l'homme.

IV.

Comme vous devés à Dieu tout ce que vous étes & que ce n'ét que par lui, que vous pouvés devenir ce vous n'étes pas encore, rien ne vous ſiéd mieux que de le ſervir, & d'oublier tout pour lui plaire, afin que par une humble recoñoiſſance des biens, que vous avés recûs de Lui, vous puiſſiés ètre jugés dignes de ceux, dont vous avés beſoin.

V.

Les fleuves, n'ont point d'au-

tre

tre mouvement que celui qui les fait couler sans cesse vers la mer, d'ou ils sont sortis: ils ne se reposent que lors qu'ils y sont arrivés. Vous êtes sortis des mains de Dieu, vous ne devés aller qu'à Dieu, ni être tranquilles, que lors que vous serés unis avec Luy. Voila l'unique action, & l'unique mouvement qui vous convient.

VI.

Sans luy vous ne seriés rien; vous ne vivés, & ne pouvés devenir heureux que par Luy. Si vous ne voulés vous aquiter par reconnoissance, & par amour de ce que vous lui devés, pouvés vous vous dispenser de vous en aquiter par interêt?

VII.

Il n'y a que celui qui a fait l'

homme qui puiſſe faire l'homme heureux. Qui peut ſavoir mieux ce qui vous eſt propre, que celui qui êt aut heur de vôtre être? & qui peut avoir mieux ce qui vous manque, que celui, qui êt la ſource infinie de tous les biens.

VIII.

Dieu comprend en lui toutes choſes, exceptés, la misére, & le peché: que trouverés vous hors de Luy, que la misére, & le peché?

IX.

Cependant vous cherchés vôtre bonheur dans les créatures, comme ſi elles n'etoint pas auſſi impüiſſantes, & auſſi miſerables que vous; & coñe ſi vous pouviés trouver en elles, ce qui leur manque auſſi-bien qu' à vous.

Vous

Vous affectés par orgueil de sávoir toutes choses, & vous vous trompés juſtement dans celle, qui vous èt la plus importante. Vous ſiéd il de vous méprendre ſi groſiérement, & de vous plaire dans une erreur, qui vous coûte ſi cher?

X.

Toute vôtre vie ſe paſſe à chercher le neceſſaire, l'utile, & l'agreable; Dieu entre rarement dans cète recherche. Il n'èt preſque jamais pour vous une de ces trois choſes.

XI.

Si vous cherchés autre choſe, que Dieu, vous chercherés encore aprés avoir trouvé, ce que vous cherchés; mais vous ne chercherés plus rien aprés avoir

trouvé Dieu, par ce qu'il remplira tous vos desirs, & que vous trouverés en lui audela de ce, que vous aurés desiré.

XII.

Dieu èt le seul bien, qui nous convienne; il n' y a que lui, que nous de vons chercher, mais il faut le chercher avec un cœur degagé de l' affection du monde, & de l'amour de nous mèmes. Son essence èt unique; il veut qu' on le cherche uniquement, & sans aucun partage. Il èt audessus de tout; il ne faut rien chercher plus que Lui, ni autant que Lui: Lui seul nous suffit pour tout, & pour toujours; il ne faut rien cherher ni avec Lui, ni aprés Luy.

XIII.

Ce qui fait que vous ne trou-

vés

vés point Dieu, & que vous ètes toûjours inquiets, & agités, c' êt que vous le cherchés d' une manière qui a plus de rapport à votre inclination, qu' à ſa volonté. Vous vous cherchés vous mémes, ſous prètexte de le chercher, & vous ne trouvés auſſi que vous mémes; vous ètes auſſi pauvres aprés l' avoir cherché, que vous l' étiés avant que de le chercher.

XIV.

Il y en a peu, qui trouvent Dieu, parce qu'il y en a peu, qui cherchent Dieu pour Dieu. Perſonne ne le cherche comme il faut, par ce que perſoñe ne ſe quite ſoy méme pour le chercher.

XV.

Au lieu de chercher ce qui peut remplir vos beſoins, vous ne cher-

cherchés, que ce qui peut irriter vos paſſions. Vos deſirs ne ſont excités, que par ce qu'il y a de groſſier, & de materiel: c'èt pourquoi vous n' aſpirés qu' aprés les biens de la terre, qui ne ſont que des images imparfaites du veritable bien. Vous aimés mieux ces images, que les choſes qu' elles vous repreſentent; vous prénés l' ombre pour le corps, & la figure pour la realité.

XVI.

L'amour propre qui ne peut ſe contenter de l' eſperance des biens éternels, vous attache aux biens periſſables, par ce qu' ils ſont préſens, & vous fait oublier les biens immuables, & eternels, par ce qu il les faut attendre.

XVII.

XVII.

Vous ètes toujours pleins de de firs, & de paſſions, par ce que vous ne vous attachés, qu'à ce qui ne les ſauroit ſatisfaire. Vous aſpirés au véritable bon heur avec des ſentimens déréglés, & corrompus, c'èt pourquoi vous deſirés toûjours de nouveau, aprés avoir obtenu, ce que vous avés deſiré, & vous recommencés ſans ceſſe un edifice, qui n'ayant point de fondement ſolide, retombe toûjours.

XVIII.

Tantôt l'amour de vous mème vous fait chercher en Dieu, la delivrance des maux, que vous reſſentés; tantôt les biens temporels, qui vous manquent, ou la conſervation de ceux, que vous

vous posſedés: ainſi, vous allês toûjours à Dieu par quelqu'autre choſe que Luy; vous le cherchés pour ne le pas trouver.

XIX.

Vous n'avés pas recours à Dieu dans vos afflictions, affin qu'il vous tienne lieu des biens, dont vous reſentés la privation, mais, afin qu'il vous les faſſe retrouver. Celui qui ét le ſouverain bien, ne peut remplacer dans vôtre coeur un rien, dont la perte vous afflige.

XX.

Vous avés toûjours beſoin de quelque choſe, & vous trouvés, que vous n'étes jamais heureux ſur la terre. Le ſentiment de vôtre misére vous fait ſouhaiter

la

la ſanté, les amis, les biens, les honneurs du monde, & tout ce que vous ne pouvés poſséder qu'un tems; mais vos deſirs, & vos pensés s'elevent rarement à Dieu; ce n'èt présque jamais Dieu qui vous manque.

XXI.

Vous craignés toùjours la perte de ce que vous poſſedés & vous prenés mille precautions, pour le conſerver; mais vous craignés rarement de perdre Dieu, & vous ſongés encore moins à le conſerver, par ce que vous ne le poſsèdés preſque jamais, & qu' il n' èt rien de ce qui peut vous rendre heureux ſur la terre. Céte conduite ſiéd elle à des ames qui ſont éclairées de la raiſon & de la foy?

XXII.

XXII.

Quittés tout pour Dieu, & vous trouverés toutes choſes en Dieu. Renoncés à vos paſſions, mourés au monde, & à vous mèmes, & vous renaitrés en Jeſus Chriſt, plus parfaits, & plus heureux, que vous auriés osé deſirer.

XXIII.

Ce n'èt point aſsés d'avoir èté recüeilli pendant que vous avés entendu le préche; il faut l'ètre encore avec ceux qui l'entendent; vous faites autant de mal de les detourner de leur devoir, que lors, que vous manqués vous mème au vôtre.

XXIV.

On ſe compoſe, & on prend un air de bienséance, & de retenuë,

tenuë, quand on ét averti, que le Roy, ou le Prince vient. Ceux qui marchoient s'arrétent, ceux qui étoient aſſis, ſe levent, ceux qui parloient ſe taiſent. On change non ſeulement ſon action, mais on ſuſpend méme ſes paſſions, pour n'etre occupé que du Prince qui va paroitre; & ſon approche produit un calme, & un changement exterieur, que la preſence de Dieu ne ſauroit produire.

XXV.

Les Temples ſont uniquement conſacrés à Dieu, vous n'y devés entrer que pour Dieu: le monde ne doit point avoir de part à ce que vous y faites. Dieu a choiſi ce lieu ſur la terre, pour y recevoir vos hommagés, poúr

y

y écouter vos priéres, pour y accorder vos demandes, en un mot pour y distribuer les tréfors de ſes graces, & pour s'y communiquer plus particuliérement à vous: vous ne devés y être occupés que de Dieu, ne vous y entretenir qu' avec luy, & ne vous y communiquer qu' à Luy ſeul. Cependant vous y entrés avec un cœur poſſedé de l'amour du monde, & des creatures, & d' une imagination encore ſalie des traces, que vos paſſions y ont laiſsées. On vous y voit paſſer le peu de tems que vous y devriés donner à Dieu, avec un eſprit diſtrait, & un maintien indig ne de ſa Majeſté; & vous en ſortés le plus ſouvent ſans avoir preté la moindre attention, & ſans avoir la moin-

dre

dre part á la faveur & aus graces que Dieu vous y offre.

XXVI.

La bienſeance Chetienne, n' ét autre choſe, qu' un ſentiment, & un air de moderation, & de retenuë, qui doit ſe repandre dans nôtre maintien, dans nos manieres, & dans toutes nos actions. Elle doit calmer non ſeulement nos paſſions au dedans, mais elle ne doit pas permétre, qu'elles ſe produiſſent au dehors. On n' èt pas toûjours obligè de faire paróitre les autres vertus, mais il faut que la bienaséncе paroiſſe, & dans la maniere de les faire; parce qu' il n' èt jamais permis de bleſſer les yeux du prochain, non ſeulement par les effets, mais par

les

les moindres apparences de paſſion.

XXVII.

Le veritable caractere de la bienseance, èt proprement de n'en point avoir, mais de prendre celui de toutes les autres vertus, à meſure que nous les pratiquons, en nous les faiſant pratiquer de la maniere, qu'elles doivent l'ètre. Sa fonction, èt de veiller ſans ceſſe au dedans, & au dehors de nous; de ſupprimer les mauvais ſentimens du cœur, & de nous faire mettre les bons en uſage; d'imprimer dans nôtre air, & dans nos actions une diſpoſition & une facilité general pour le bien; & de ne pouvoir ſouffrir en nous l'ombrage mème d'aucun defaut.

XXVIII.

XXVIII.

Cète vertu, èt comme une instruction générale, que nous nous devons les uns aus autres, & qui souvent èt infiniment plus efficace, que toutes celles qui se donnent par les paroles; parce qu' elle s' insinuë doucement dans le cœur, & fait gouter ce qu'elle fait faire. Les instructions qui consistent seulemẽt dans les paroles, font simplement coñoitre le bien; la bienséance le fait aimer. C'èt donc une obligation commune de la pratiquer, & une espéce de prédication, à la quelle nous sommes tous appellés. Il ny a personne qui s' en puisse dispenser; nous avons tous cète mission pour nous instruire, & pour nous edifier. Il est certain que non seulement

les ſentimens, mais les actions, & les airs mémes qui bleſſent la bienséance, ſont contraires à céte inſtruction genérale, que nous nous devons réciproquement, qu' ils impriment dans notre eſprit une image de paſſion qui nous derégle, & qui reveille ſouvent les notres.

XXIX.

Il n' èt pas poſſible qu' un exterieur veritablement réglé, ne vienne d' une ame réglée. C' èt pourquoi le ſaint Eſprit dans l' idée qu' il nous a doñêe du Meſſie, a mis entre les caractéres, qui le devoient diſtinguer, qu' il ne ſeroit point contentieux, qu' il n' éleveroit point ſa voix, & qu' on

Matt. 11.14.

ne l'entendroit point dans les ruës. Ce qui fait voir, Jſai que la bienséance Chré- 42.1,
tienne retranche, non ſeu- 2,
lement les defauts du cœur, mais encore ceux de l'ex-
térieur, parce qu' ils ſont comme les veſtiges, & les marques d' une ame qui ne ſe poſsède pas.

XXX.

Marchés toûjours en ma preſence. *Dit le ſaint Eſprit*, Ge-
ſi vous voulés ètre par- neſ.
faits, c'ét à dire, croyés que 17.
J' ai toûjours les regards at- 11.
tachés ſur vous, afin de conformer vos ſentimens à mes volontés, & vôtre action exterieure au reſpét

que

que vous me devés ; & faire regner dans tout ce que vous faites, un air de sageſſe, & de bienséance, qui vous diſtingue de ceux, qui ont l'ame dereglée ; qui ne s' obſervent ſur rien, & qui oublient toûjours que je les obſerue.

FINIS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0113-0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0114-6

Bm 605

ULB Halle
3/20
000 780 634

KD 17

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0115-1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-532238-p0116-7

DISCOURS
SUR LA
BIENSEANCE DES DAMES
AVEC DES MAXIMES,
Et des Reflexions tres importantes, & tres neceſſaires, pour reduire cête vertu en uſage,
par
JEAN DU TIERS,
Sieur de la Flus Refugié de France, Maitre de langue de Monſieur le Comte, & de Mesdemoiſelles les Comteſſes de Schvvartzbourg & Honſtein &c.

***

SONDERSHAUSEN,
Chez Louis Henri Schönermarck.
L' An M. DC. XCIII.